

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 54 (1916)  
**Heft:** 7

**Artikel:** Des grands blessés  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-211920>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 22.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1<sup>er</sup> étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),  
Imprimerie Ami FATIO & C<sup>ie</sup>, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

Société Anonyme Suisse de Publicité

Haasenstein et Vogler,

GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;  
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.  
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

**Sommaire** du N° du 12 février 1916 : Onna fita pè Lozena (Marc à Louis). — Valaisanneries du *Conteur* (M. Gabbud). — « Les Menottes ». — La ville de Fribourg. — L'effeuilleuse (Henri Renou) (Fin).

## ONNA FITA PÈ LOZENA

L'AUTR'HI — dedzo — quand mè su z'u lèvà, ma fenna — la Luise à tambou, onna bin bouna dzein que m'a bailli dou petit bouibo, suti quemet lau père — ma fenna mè dit dinse : « Marc, se t'allève vouà menà à t'ia-caïon de Losena la cailleta que sè vâo pas ein-graissi ! — Bin se tè vâo, que lâi é de. » P'è dan prâi ma roulière, lo tsè avoué lo berfou et su parti.

Crâide-vo que l'è bin réussâ de veni eili dzo què ? Peinsâ-vo vâi que lâi avâi onna fita pè Lozena et que n'ein arî rein su. Mè, faut bin vo dere d'ailleu que du la guïerra ie tigno pe min de papâ : lo laci sè veind pas prau tchè et lè truffie ora l'è la police que fâ lè prix, mà l'è pas li que lè plliante.

Dan, quand l'è z'u déplièhî, l'allâvo po medzi onna fondia pè Sin-Laurent, quand mè su reincontrâ avoué on mouf de dzein. L'ètai bo et bin onna fita à cein que paraît, ma diabe lo premi mot que l'ein savé. P'è dan suivâ eiliau dzein que l'allâvant pè eilia tserrâire que lâi diant *Pichâ*. Adan l'è cein qu'ètai dau biau. Cili que n'a pas vu çosse n'a rein vu. L'avant aguethi on biau drapeau que l'avâi bin dâi couleu, dau rodzo, dau bllian, et pu à mâtet onna galèza dzenelhie. M'a seimblâ que l'ètai onna dzenelhie por cein que n'été pas tant plliessi po vère bin adrâi ; cein sè pao que l'ètai petître on pào à bin on outra bête à z'âle. Lè dzein l'étant tot dzoïâo : l'avant invitâ lè collégien et ie bramâvant tant que pouâvant, tandu que dâi monsu avoué dâi carlette blliantse tsantâvant dai galèze tsantson : iena que sè desâi :

C'est un beau château

Va l'en ville et ville et vau !

On outra : *Roulez tambours*. Quand l'ant tsantâ lo trâisièmo coupllet que sè dit : *Flottez drapeaux*, l'ant ti guegnâ la dzenelhie. Adan ion, que l'ètai convocâ tot espret et qu'ètai vi qu'on ètiâiru, l'a montâ amont la mouralhie po dètatsi lo drapeau. L'ant de que l'avant fè veni eili corps du lo canton d'Argovie. Mè su peinsâ ein dedin de mè mîmo que l'arant mi fè de preindre on Vaudois. On dit tant que faut ître de tsi no, et pu, po eiliau fite, la police va queri dâi z'ètrandzi. L'è verè que l'a z'u rido vito met avau lo drapeau, mà n'è pas bin comprâ porqu' l'ant dèguenautsi. Ie paraît que cein dè-vevâi sè fère.

Lâi a oncora z'u dâi tsanson et dâi lutzèrâdzo. L'ari bin voliu restâ pe grantè, ma su z'u vito medzi ma fondia, cà mè failiâi ître à l'ottò po gouvernâ. Mâ, l'è bin regrettà. Ie paraît que lo deveindro l'ètai oncora bin pe biau : l'ant saillâ lè z'agent de lau gapionnâre et pu lè sordâ l'ant fè 'na pararda dein la vela. L'ant mîmameint

profitâ po asseyi lau pompe. Einfin quie, l'ant tot fè po que sâi galé, ma l'ètai onna fita por leu, du que l'è papâ n'ein ant pas parlâ devant.

Por quant à mè, vu mè rappellâ grand teimps de eilia fita pè Lozena.

MARC A LOUIS.

**Des grands blessés.** — Notre petite Eliane est non seulement malicieuse, mais elle a un bon petit cœur. Ecoutez plutôt.

Toute la famille est à table. De quoi parle-t-on, si ce n'est de la guerre, de l'horrible guerre qui fait couler tant de sang.

— A quoi penses-tu, Eliane, pourquoi ne manges-tu pas tes macaronis ; tu les aimes pourtant bien ?

— Je ne peux pas les manger, ils sont blessés et il me semble qu'ils saignent, fit-elle tristement.

La sauce aux tomates, dans sa petite imagination d'enfant, représentait le sang.

« UNE BONNE MAMAN. »

**La troisième conjugaison.** — Un tout jeune garçon passe l'examen.

— Dis-moi, fait l'expert, comment se terminent les verbes de la troisième conjugaison.

— En *oir*, M'sieur !

— Parfait, mon garçon, on voit que tu connais déjà bien ton français. Cite-moi donc un exemple.

— Tiroir !

(Authentique.)

D.

## VALAISANNERIES DU « CONTEUR »

XV

### Les quatre pots !

F<sup>EU</sup> Edmond Laproz-Monmon, dont tout Saint-Pancrace se rappelle bien, était un diable d'homme. A une piété rigide, soit à une pratique scrupuleuse du formalisme extérieur de la religion, en quoi ses combourgeois ne se distinguent guère, Monmon alliait une ruse, une astuce qui en faisait comme la parfaite et vivante incarnation de la proverbiale roubardise normande transportée dans les montagnes du Valais. C'était un pince-sans-rire peu délicat dans la mise en œuvre de son stock inépuisable de tours inédits que recérait sa cervelle bizarrement inventive. Jouer son prochain avait l'air de quelque chose de sacré pour lui.

Voilà qu'un jour il se trouve dans l'obligation de se débarrasser de sa vache pour l'impérieuse raison qu'elle ne donne à chaque traite qu'une quantité de lait presque insignifiante, tout à fait indigne d'une vache qui se respecte.

Il réussit, en *engueusant* l'acheteur, à la passer à un honnête concitoyen, en ayant bien garde de l'instruire du motif de cette vente.

Quand l'autre lui demanda ce que la *Marquise* donnait de lait par jour, Monmon répondit de l'air le plus innocent et le plus sincère :

— Elle a ses quatre pots, je l'atteste sur ma conscience.

Le nouveau propriétaire de la *Marquise* emmena la vache, satisfait de cette quantité de lait et persuadé d'avoir fait un bon marché. Mais cette satisfaction ne fut pas de longue durée, quand après une traite ou deux il put constater combien il avait été trompé.

Il en fit des reproches amers à Monmon, menaçant d'en appeler à la justice pour défaire le marché.

— Tu me l'as donnée pour quatre pots, elle ne donne pas même le quart de cette quantité.

Monmon proteste, jouant l'étonné.

— Je jure qu'elle a ses quatre pots ! fait-il. Allons-la voir !

Et les deux hommes en route pour l'étable. Aussitôt près de la vache, Monmon lui saisit les mâchoires et dit à son compagnon surpris du manège :

— N'a-t-elle pas ici deux pots (lèvres) ?

Puis, passant derrière l'animal, il en écarte la queue et découvre la vulve, disant triomphalement :

— Et deux ici. Comment est-ce que tu peux dire qu'elle n'a pas ses quatre pots !

Le pauvre acheteur se laissa tomber sur le rustique escabeau, à jambe unique, qui lui servait à traire cette excellente vache, anéanti devant une ruse aussi inattendue.

La supercherie repose dans cette histoire, authentique en ses moindres détails, sur les différents sens attribués dans les dialectes valaisans et aussi en français au mot *Pot* qui signifie à la fois *lèvre*, ancienne mesure de capacité, et aussi marmite. Cette dernière acception n'a rien à voir ici.

XVI

### La vache au vieux Jacques.

Sous les apparences les plus ordinaires, le vieux Jacques n'en était pas moins le paysan le plus retors et le moins scrupuleux de toute la vallée. Rouler quelqu'un en foire était non seulement une prouesse honorable mais un acte méritoire, accompli sans remords, par quelqu'un qui sait faire son chemin dans la vie, sous l'égide tutélaire d'une Providence qu'on n'a garde d'oublier ni le matin ni le soir.

C'est incroyable la complexion bizarre de la mentalité de certaines individualités apparemment si simplistes.

C'était la grande foire du printemps. Le vieux Jacques — le Crésus de son village — y conduisit une superbe vache rouge, aussi vierge de défauts que de taches blanches sur son pelage uni, au dire du vendeur.

Or cette vache avait la fâcheuse manie de battre les gens, ce qui avait déterminé le vieux Jacques à s'en défaire sans en avertir, cela va sans dire, l'acquéreur, un *petit* marchand de la contrée, de ceux qui courent les foires de la région à l'affût d'un bon marché à faire sur le dos de personnes qui se recommandent à eux pour le choix d'une vache de sorte, pour lequel choix ils n'ont pas une confiance suffisante en leur propre savoir-faire.

Or la tare au sujet de laquelle le vieux rusé